

Laval théologique et philosophique



C. F. D. MOULE, *La Genèse du Nouveau Testament*. Version française par Robert Mazerand. Coll. « Le monde de la Bible », Neuchâtel, Delachaux et Niestlé, 1971 (13 X 25 cm), 219 pages

Paul-Émile Langevin, s.j.

Volume 31, Number 3, 1975

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1020498ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1020498ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Laval théologique et philosophique, Université Laval

ISSN

0023-9054 (print)

1703-8804 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Langevin, P.-É. (1975). Review of [C. F. D. MOULE, *La Genèse du Nouveau Testament*. Version française par Robert Mazerand. Coll. « Le monde de la Bible », Neuchâtel, Delachaux et Niestlé, 1971 (13 X 25 cm), 219 pages]. *Laval théologique et philosophique*, 31(3), 325–326. <https://doi.org/10.7202/1020498ar>

politique est une science morale. Elle l'est néanmoins en tant que science de l'action (p. 147).

Enfin, la politique est une science architectonique (pp. 155-159). La politique étant la principale de toutes les sciences pratiques, c'est-à-dire celle qui procure à l'homme sa plus grande plénitude humaine, il est juste qu'elle *commande* aux autres comme l'architecte commande à tous les corps de métier; qu'elle les contrôle, les utilise et les ordonne en fonction du bien commun dont elle reste le garant (p. 157).

Les dernières notes explicatives (pp. 161-171) établissent des relations entre la science politique et la prudence politique. La science politique fournit à l'homme politique les principes que la prudence politique appliquera aux cas particuliers: décisions à prendre, comportements à adopter, moyens à mettre en œuvre pour assurer le bien commun (p. 171).

S'il est vrai, comme le dit Aristote à la fin des *Réfutations sophistiques*, que c'est « le point de départ qui est le principal et aussi le plus difficile » (183 b 20-25), il faut conclure que la *Préface à la politique* d'Hugues Kéraly s'impose à quiconque veut mener loin sa réflexion politique.

Martin BLAIS

C. F. D. MOULE, *La Genèse du Nouveau Testament*. Version française par Robert Mazerand. Coll. « Le monde de la Bible », Neuchâtel, Delachaux et Niestlé, 1971 (13 x 25 cm), 219 pages.

L'A. n'a pas l'intention d'ajouter aux multiples « introductions » du Nouveau Testament une autre introduction du type traditionnel qui passerait rapidement en revue les problèmes touchant la date, le plan, l'auteur et la théologie de chaque livre sacré, les problèmes essentiels de critique littéraire et textuelle, etc. Ce que l'A. essaie plutôt de présenter, ce sont « les circonstances qui conduisirent à l'élaboration du N.T. Il s'intéresse à la naissance de l'Écriture chrétienne ou, davantage encore, à sa période prénatale » (p. 5). Il s'agit en somme de « regrouper, dans un tableau composite, l'essentiel des circonstances complexes qui donnèrent tout d'abord naissance, sous la direction de Dieu, à des matériaux isolés; une partie de ces matériaux fut ensuite regroupée et donna les écritures chrétiennes, alors que beaucoup d'autres choses étaient laissées de côté ou même répudiées » (p. 6). L'A. s'attardera aux éléments moins familiers à ses lecteurs, quitte à escamoter les questions sur lesquelles les « introductions au N.T. » sont particulièrement loquaces.

Les termes de « genèse, naissance, période prénatale » laissent deviner dès les premières pages de l'ouvrage l'intérêt qu'entretiendra l'A. pour la *vie*, vie des milieux culturels et des foyers croyants où le N.T. croîtra, soumis à des influences aussi diverses et changeantes que les problèmes des premières communautés chrétiennes. Aucune section du N.T., remarque-t-il, « n'était un exercice académique: c'était simplement la réponse de l'Esprit de Dieu dans l'Église aux défis de l'entourage et de l'histoire » (p. 8).

Moule est un esprit tout frais, pétillant, savoureux, d'une originalité de bon aloi qui tente de renouveler le traitement des problèmes, sans pour autant opter pour des positions révolutionnaires. Il pratique des coupes transversales, autant qu'historiques, dans l'ensemble de la genèse du N.T. Il décrit d'abord (ch. 1) *l'Église en adoration* devant le Seigneur Jésus, au lendemain de Pâques et tout le long des réunions cultuelles où se sont en large partie répétés et conservés les éléments qui allaient entrer dans les écrits canoniques du N.T. (pp. 27-28). La nouvelle Église connaît diverses *étapes de prise de conscience* (ch. 2) au cours desquelles elle se découvre à la fois dans la continuité du judaïsme et engagée dans de nouveaux sentiers. L'utilisation qu'elle fait des *écritures juives* (ch. 3) est à cet égard fort révélatrice. *Les Évangiles et les Actes* (ch. 4) retracent l'évolution de la communauté nouvelle qui, du vivant du Christ, puis au lendemain de sa résurrection pascalle, commence à transformer le monde juif, puis les cultures païennes. C'est le *règne du Christ* (ch. 5), en définitive, que les croyants du Christ veulent établir par toute la terre. L'entreprise n'ira pas sans difficulté: l'on bousculerait trop de façons de faire ou de penser, l'on délogerait trop de maîtres à penser jusque-là respectés, pour qu'il ne surgisse pas de résistances. *L'Église attaquée* (ch. 6) n'en continuera pas moins d'élaborer sa théologie, dira-t-on, surtout christologique, spirituelle et morale: *construction de la superstructure et consolidation* de la foi chrétienne sur le fondement du kérygme pascal (ch. 7: l'un des plus inspirés de l'ouvrage). *Diversité et uniformité* de la réflexion (ch. 8) se retrouvent sous divers aspects dans la genèse de cette théologie aux multiples facettes, élaborée dans des milieux qui se rattachaient au même groupe des Douze témoins du seul Seigneur Jésus, milieux qui connaissaient toutefois des problèmes si divers et subissaient des influences venues d'horizons si différents! Il fallait, durant ce processus de gestation spirituelle, *réunir* les documents où s'exprimaient les communautés chré-

tiennes ; il fallait surtout *opérer un tri* dans cette littérature. Le canon allait prendre forme. Les écrits qui seraient exclus du canon « étaient essentiellement ceux qui, tout en se réclamant des apôtres, présentaient une image de Jésus différente de l'image apostolique telle qu'on la trouve aujourd'hui dans l'ensemble du N.T. Ce qui veut dire qu'il fallut une norme universellement reconnue de la confession chrétienne, norme qui a été établie à partir du *kérygme* apostolique. Jugé d'après ces normes, tout point de vue sur Jésus qui ne reconnaissait pas son existence historique et le caractère réel de sa mort était exclu du canon ; de même tout point de vue qui ne reconnaissait pas qu'il était ressuscité et qu'il avait entièrement accompli le plan de salut de Dieu tel qu'il est défini dans l'A.T. En d'autres termes, tout dualisme gnostique niant soit l'existence historique, soit la « transcendance » absolue de Jésus, était exclu du christianisme. Cela ressort clairement de 1 et 2 Jean » (p. 135).

Une telle fresque historique et théologique plaît au lecteur par le caractère vivant, génétique, voire concret qui la marque si nettement. Plus qu'aux mouvements de l'histoire politique ou culturelle prise au sens large, c'est à la croissance de la foi dans l'âme des communautés primitives, dirions-nous, que l'A. s'attache constamment. Avec une finesse et une intuition remarquable, il lance des coups de sonde ici et là dans les textes des nouveaux croyants. Ses vues, pourtant personnelles, demeurent plutôt conservatrices : la substance du N.T. vient du monde hébraïque, l'on peut se fier le plus souvent au témoignage des Actes, la datation des livres du N.T. ne réserve pas de surprise au lecteur, etc.

L'A. touche à quantité de sujets, on l'aura constaté, en moins de 200 pages de texte. L'illustration de ses points de vue ou l'analyse exégétique sur laquelle il s'appuie à l'occasion demanderaient à être complétées ; le lecteur demeure sur son appétit. Mais n'est-ce pas le but d'un ouvrage d'introduction — quel que soit son type — de mettre en appétit plutôt que de rassasier ?

Paul-Émile Langevin, s.j.

Robert JOLY, *Christianisme et philosophie. Études sur Justin et les Apologues grecs du deuxième siècle*. Bruxelles, Éditions de l'Université de Bruxelles (Coll. : Université Libre de Bruxelles, Faculté de Philosophie et Lettres, LII), 1973 (24 x 16 cm), 250 pages.

En rédigeant ces « Études sur Justin et les Apologues du deuxième siècle », études qui sont en

grande partie l'aboutissement de son enseignement à l'Université de Bruxelles, l'A. veut « suggérer fort modestement ce que peut une critique indépendante dans un domaine où, jusqu'à présent, elle a pris trop rarement la parole » (p. 7). Ce qu'est cette « critique indépendante », nous l'apprenons à la lecture de l'ouvrage. Pour notre part, notons tout de suite l'ambiguïté de ce terme. L'indépendance de cette critique, contrairement à ce qu'on pourrait penser, ne consiste pas, au premier chef, dans l'objectivité de la méthode historique. Elle vise plutôt le recul nécessaire à tout historien, *en tant que* ce recul — en histoire religieuse — serait plus facile à l'historien incroyant qu'au croyant, dont la foi constitue, selon l'A., un « obstacle épistémologique » (p. 226). Une question surgit immédiatement : l'incroyance ne peut-elle pas devenir, elle aussi, un tel obstacle. D'autant plus s'il s'agit d'une incroyance exacerbée par les prétentions d'une « foi militante et (...) ombrageuse » (cf. p. 226). Il y a là-dessous un problème de méthode historique absolument fondamental, dont Marcel Simon évoque toute l'ampleur et la difficulté : « Quelles sont les conditions idéales pour faire de l'histoire du christianisme, ou de l'Église ? Faut-il être résolument « engagé », ou au contraire totalement « dégage » ? Problème sans doute insoluble sur le plan théorique, puisqu'il faut à la fois « saisir » son objet du dedans, et, par souci d'objectivité, s'en « abstraire... » M. Simon conclut ainsi : « la sympathie et l'esprit critique sont aussi nécessaires l'un que l'autre, (...) ce sont là qualités complémentaires et c'est leur réunion qui donne à l'historien du christianisme ou des religions ses meilleures chances »¹. Autant la solution proposée est claire, autant son application est délicate : l'ouvrage de R. Joly le montre bien.

Ce qui fait l'unité de cet ouvrage, c'est, outre le fait qu'il traite des Apologues du second siècle, la place qu'y occupe la philosophie grecque. L'A. y voit la « clé indispensable » de son interprétation des Apologues. Philosophie grecque qu'il retrouve surtout chez Justin à qui est consacrée la majeure partie de l'ouvrage ; les autres Apologues, d'Aristide à Tertullien, seront étudiés de façon plus globale.

¹ « Histoire des religions, histoire du christianisme, histoire de l'Église : réflexions méthodologiques », dans : *Liber Amicorum. Studies in Honour of Professor Dr. C. J. Bleeker*, Leiden, Brill, 1969, pp. 200-201.